



COMPTES RENDUS BESPRECHUNGEN.

N. BANAŠEVIĆ: *Le cycle de Kosovo et les chansons de geste*: Revue des Etudes Slaves. Tome VI, pp. 224—244.

N. BANAŠEVIĆ: *Ciklus Marka Kraljevića i odjeci francusko-talijanske viteške kniževnosti*: Knjige Skopskog Naučnog Društva III, Skoplje, 1935, in-8°, p. 210.

On n'ignorait pas jusqu'ici non plus que la poésie épique populaire serbe et croate présente quelques motifs occidentaux, des tentatives même ont été faites pour expliquer la migration de ces motifs, mais M. Nicola Banašević (*1895), professeur de langues et littératures romanes à la faculté de philosophie de Skoplje va bien plus loin dans son étude en langue française et dans son livre rédigé en serbe, en démontrant que les deux cycles les plus importants de la poésie épique populaire serbe, c'est à dire celui de la bataille de Kosovopolje et celui de Marko Kraljević, accusent dans leur ensemble des rapports très étroits avec les chansons de geste.

Les résultats de M. Banašević sont appelés à avoir un écho retentissant dans le monde des spécialistes. Même en admettant qu'une partie de ses conclusions ne résistera peut-être pas à la critique, il est indiscutable que ses travaux ont ouvert de nouveaux horizons pour les recherches futures de ce genre. Il est vrai que si son étude en langue française était restée à peu près inaperçue dans son pays-même, son livre n'a pas manqué d'émouvoir la vanité nationale, ce qui du reste n'enlève rien à sa valeur.

1. De prime abord il semble un peu aventureux de vouloir établir des rapports entre les deux cycles épiques serbes d'une part et les chansons de geste d'autre part. Mais l'argumentation de M. Banašević dissipe bientôt nos doutes. Ces rapports ne sont pas directs bien qu'entre Raguse et la France il y ait eu des contacts intellectuels directs aussi. Ainsi p. ex., au XIV^e siècle un des manuscrits français de Guillaume d'Orange est venu échouer dans un couvent de Raguse. Mais en général c'est l'Italie qui servait d'intermédiaire entre les Croates et la France. Au XII^e siècle les jongleurs français traversent les Alpes en nombre toujours croissant pour aller réciter leurs chansons dans les cours et dans les villes d'Italie. Aux XIII^e et XIV^e siècles Venise devient la seconde patrie de la poésie épique française; là, comme dans d'autres provinces italiennes on s'empresse de traduire en langue natio-

nale ces chansons étrangères. Un recueil de poèmes épiques français fait en Toscane — *I Reali di Francia* — est répandu dans toute l'Italie. Les grandes épopées de Pulci, de Boïardo et de l'Arioste remontent aussi à ces sources.

Venise exerce dès le XI^e siècle une influence culturelle sur le littoral croate de l'Adriatique et vers la fin du moyen âge l'italien devient dans les villes dalmates la seconde langue de toute personne tant soit peu lettrée. Les chanteurs italiens ne manquaient certes pas de visiter ces villes où ils trouvaient un auditoire accueillant et généreux. La meilleure preuve de la popularité des chansons de geste est peut-être le fait intéressant que dès 1254 les noms des héros du cycle de Charlemagne sont fréquemment employés comme noms de baptême. Roland surtout jouissait d'une grande vogue, comme l'indique une stèle commémorative érigée en son honneur et conservée jusqu'à nos jours, monument dont l'existence peut être constatée dès le XIV^e siècle. Le nom de Roland est également conservé dans un poème du cycle de Marko Kraljević, originaire de Spalato (*Sestra Marka Kraljevića prevari na vodi junaka*). On trouve en Dalmatie des manuscrits contenant des poèmes italiens, et le couvent des franciscains de Raguse conserve p. ex. une traduction croate des *Reali di Francia* faite au XVI^e siècle. Avec la diffusion de l'art de l'imprimerie les villes dalmates s'approvisionnaient de livres en Italie et particulièrement à Venise, où du reste elles faisaient imprimer leurs livres croates aussi. Il nous est parvenu une liste de livres expédiés de Venise à Raguse en 1549, sur laquelle figurent 20 exemplaires de *Bovo d'Antona*, roman italien, dont une partie se joue en terre croate, raison de sa grande popularité. Le célèbre poème intitulé *Ženidba Kralja Vukašina* n'est qu'une adaptation du sujet de *Bovo d'Antona*.

Les 'cantatori di piazza' italiens eurent aussi des disciples croates. On sait que les cours bosniaques avaient leurs chanteurs officiels, qui, le 3 février, jour de St. Blaise, patron de la république de Raguse, se rendaient dans cette ville pour y faire admirer leur art.

2. Le morceau le plus ancien du cycle relatif à la bataille de Kosovo-poljé est la 'bugarštica' fragmentaire conservée dans les collections Bogišić. L'événement le plus saillant de ce poème d'un esprit tout féodal est la mort de Miloš Obilić. Les 'deseterac', édités par Petranović et la Matica Croate, accusent des rapports avec cette bugarštica, tandis que les poèmes de Kosovo-poljé insérés dans le recueil de Karadžić appartiennent avec leur conception profondément patriotique et religieuse à la couche moderne du cycle.

M. Banašević découvre des rapports entre la bugarštica et la Chançon de Willame. La plaine de Kossovo correspond là à d'Archamp, Miloš à Vivien, Vuk Branković à Estourmi. Lazar n'a pas de pendant — le rôle de Tibaut est tout autre — parce qu'ici l'auteur de la bugarštica est obligé de se conformer aux faits historiques. Du reste, dans la bugarštica, Lazar n'est encore qu'un personnage secondaire. Selon les conclusions frappantes de M. Banašević, Lazar doit à l'influence de l'église le rôle important qu'il joue dans les poèmes plus récents de Kosovopoljé. Le récit du souper à la veille de la bataille est aussi imité d'après le poème français. Le souper même est un fait historique, mais l'accusation de Vuk Branković et le discours du tzar remontent à la Chançon de Willame. Les dessous de l'accusation de Branković ne sont mis en lumière que par les deseterac, la bugarštica les ignore. Le modèle exacte du récit de la mort héroïque de Miloš se trouve également dans la chanson française, c'est-ce qui explique le détail où l'on voit Miloš

blessé continuant à combattre debout sur un pied, motif inconnu par ailleurs dans la poésie populaire serbe et qui trahit que Miloš est revêtu d'une armure à la française.

M. Banašević croit découvrir l'influence de la Chanson de Roland dans la scène où Miloš appelle Lazar à la rescousse et ce dernier reconnaît la voix de Miloš malgré les intrigues de Branković—Ganelon. Le savant serbe retrouve en outre dans la Chançon de Willame certains éléments de deux oeuvres plus tardives du cycle de Kosovopoljé (*Car Lazar i carica Milica, Milica i Vladeta vojvoda*), tandis que le modèle de l'épisode de Jug Bogdan doit être cherché dans la Geste des Narbonnais, du cycle de Guillaume d'Orange.

Si l'on peut démontrer l'influence de chansons françaises sur la bugarska et sur tout le cycle de Kosovopoljé, ce cycle ne peut pas être d'origine populaire. Son auteur pouvait être un chanteur demi-lettré, mais en aucun cas un simple fils du peuple. Quant à la question de savoir à quelle date remonte la légende de Kosovopoljé, il est acquis que les chroniqueurs serbes ne la connaissent pas encore. Ne la connaît pas non plus l'historiographe officiel du fils du prince Lazar, Constantin le Philosophe qui a rédigé son ouvrage vers 1431. On la rencontre pour la première fois dans le livre du Ragusain Orbini paru en 1601. Il est impossible de supposer qu'elle ait pu se former peu après la bataille de Kosovopoljé (1389), étant donné que Vuk Branković jouait dans l'histoire un rôle tout autre que dans la légende: il resta jusqu'à sa mort un adversaire héroïque et acharné des Turcs, tandis que le fils de Lazar se soumit. Son rôle était déterminé par les chansons franco-italiennes. La légende n'a pu se former que lorsque la vérité historique était déjà tombée en oubli, c'est à dire, selon M. Banašević, probablement après la seconde bataille de Kosovopoljé (1448). Alors une grande coalition chrétienne s'était organisée contre le Turc, et le rôle que la famille Branković y jouait était fort douteux, raison de plus pour présenter Vuk Branković, comme un traître. Les villes dalmates regorgeaient alors de réfugiés serbes et bosniaques. La légende de Kosovopoljé est née sur le littoral croate de l'Adriatique, comme du reste les premiers renseignements sur les chansons de Miloš fournis par Kuripešić proviennent aussi de territoire croate (1530). Il est fort caractéristique que Kuripešić confond les deux batailles de Kosovopoljé et place la mort de Miloš en 1448. — Ces poèmes n'étaient sûrement pas bien répandus, puisque le manuscrit d'Erlangen datant du début du XVIII^e siècle et originaire des confins militaires croates ne contient encore aucune chanson de Kosovopoljé.

3. La masse d'oeuvres épiques consacrées à Marko Kraljević est divisée par M. Banašević en trois groupes. Le premier comprend les poèmes dans lesquels Marko, comme protagoniste du principe légitimiste, défend les droits du tzar Uroš mineur. Le savant auteur range dans le deuxième groupe les chants qui représentent Marko comme vassal du sultan. Le troisième groupe est formé par les poèmes relatifs à la vie privée et à la vie de famille de Marko.

Le premier groupe comprend peu de chansons dont la plus remarquable est l'admirable poème de Vuk, intitulé *Uroš i Mrnjavčevići*, oeuvre d'un poète de talent incontestable, qui a utilisé toutes les chansons connues jusqu'alors et relevant de ce cycle. Le poème raconte que le tzar Dušan a laissé comme héritier de son trône le petit Uroš âgé de deux ans. (En réalité, Uroš avait dix-huit ans à la mort de son père.) Pendant la minorité de l'enfant la régence

est assurée par Vukašin qui essaie de s'emparer de la couronne, mais Marko Kraljević son fils prend la défense d'Uroš. Selon M. Banašević, cette légende fut formée sous l'influence prépondérante d'un poème du cycle du Guillaume d'Orange, intitulé le Couronnement de Louis, dont on connaît deux remaniements italiens. Les rôles de Charlemagne et de Dušan de Louis et d'Uroš, de Guillaume et de Marko sont identiques. La circonstance qu'au traître de la chanson française correspond ici le père de Marko même s'explique par les termes du vœu de Guillaume par lequel ce dernier s'engage à défendre les droits de Louis, même contre son père et ses frères, s'il le faut. Mais ce rôle attribué à Vukašin ne manque pas de fond historique non plus, puisque, de fait, pendant le règne d'Uroš il se rendit indépendant et contribua par là à la désagrégation de l'empire serbe. Dès la fin du XIV^e siècle il est accusé par les chroniqueurs serbes d'avoir dépouillé de son trône le jeune Uroš, la Vie de St. Jean de Rilo traduite en 1479 du grec en langue slave mentionne la première l'assassinat de l'enfant royal, en 1642 le patriarche Pajsije fait de Vukašin le tuteur d'Uroš, tandis que la chronique de l'historien croate Vitezović parue en 1696 affirme qu'il est Vukašin qui a assassiné l'héritier de Dušan. Toutes ces données peuvent servir de jalons pour l'évolution de la légende. M. Banašević démontre en outre les rapports du poème serbe avec la chanson française en constatant l'identité de certaines expressions dans les deux oeuvres.

Il est plus difficile d'expliquer, comment, de vassal du sultan qu'il avait été en réalité, Marko est devenu dans la légende le défenseur des droits légitimes de la dynastie de Nemanja. Banašević fait observer que l'idéalisation de la figure de Marko remonte à Constantin le Philosophe qui prétend que ce héros, qui en réalité était tombé dans un combat contre ses coreligionnaires (1394), pria pour le triomphe des chrétiens. Les chanteurs ont fait de Lazar un rejeton de la dynastie de Nemanja et de Marko le brave défenseur des droits légitimes de cette maison.

4. Bien plus nombreux sont les poèmes où Marko est représenté comme sujet du sultan. Cette version est conforme à la vérité historique, mais alors se pose le problème de savoir comment Marko, ce vassal insignifiant du Turc a pu devenir le héros national du peuple serbe. Jusqu'à présent l'histoire de la littérature serbe n'a pas su donner à cette question une réponse satisfaisante. Voici l'explication qu'en tente M. Banašević. Le premier renseignement sur Marko, héros épique, provient de Spalato (1547), le premier poème écrit, de Lesina (1555). C'est là que la figure d'un Marko, vassal fidèle d'Uroš s'est développée sous l'influence des chansons françaises. Partout, lorsque la popularité d'un héros était bien établie, les chanteurs s'empressaient de raconter l'enfance de ce personnage, puis, si après son plus grand exploit il était resté en vie, d'ajouter le récit de ses autres prouesses. Etant tombé à Kosovo-poljé, Miloš ne pouvait pas devenir le héros d'un cycle, tandis que Marko Kraljević, qui avait survécu à Uroš, est devenu le héros d'un grand nombre de poèmes. Mais comment rattacher le héros légitimiste au vassal du Turc? On trouve dans la poésie populaire serbe des vestiges d'une version, selon laquelle, soit à cause de l'assassinat d'Uroš soit pour une autre offense, Marko passe par dépit à l'ennemi (*Marko se najlutio na kneza Lazara*). Le chroniqueur bulgare Pajsije note cette version dès le XVIII^e siècle. C'est un thème courant de la poésie épique franco-italienne, que des héros chrétiens passent aux païens pour des motifs semblables et se battent pendant quelque

temps dans les rangs des ennemis de la chrétienté. Les Reali de Francia en fournissent plusieurs exemples, entre autres ce Bovo d'Antona si populaire en Dalmatie. L'Entrée d'Espagne, chanson fort répandue, dont la traduction italienne a été imprimée en 1487 sous le titre de Spagna, raconte de Roland la même chose. Toute la différence consiste en ce que les héros français quittent le service des païens pour retourner à leur seigneur naturel, tandis que les chanteurs de Marko savent fort bien qu'il n'en était pas de même de leur héros. Cette explication peut sembler un peu forcée, néanmoins elle est plus logique que toutes les autres proposées jusqu'ici.

En général les héros des romans occidentaux sont en même temps des chevaliers amoureux qui se lancent dans toutes sortes d'aventures pour de belles princesses sarrasines. Ce motif s'efface rapidement dans les poèmes de Marko Kraljević, puisque peu à peu les chanteurs populaires étaient réduits à ne réciter leurs poèmes qu'à un auditoire composé de paysans. Pourtant il faut voir un reste de cette poésie chevaleresque dans quelques poèmes qui racontent comment Marko Kraljević a sauvé la fille du sultan d'un mariage forcé avec l'Arabe brutal (*Marko Kraljević i Arapin*) on comment il a délivré plusieurs captives (*Marko Kraljević ukida svadbarinu*). Le mobile de ces exploits n'est pas l'amour, mais la pitié ou la reconnaissance.

Marko délivré de prison est aussi un thème qui remonte aux chansons de geste françaises. Il doit sa liberté pour la plupart à l'intervention de la fille du sultan, amoureuse du héros. De semblables évasions constituent pour ainsi dire un véritable lieu commun dans les chansons de geste et se retrouvent, parmi celles qui sont traduites en italien, dans Bovo d'Antona, Renaud de Montauban et Fierabras. Dans une autre version, le sultan fait mettre Marko en prison et ordonne sa mise à mort; néanmoins quelqu'un lui sauve la vie. Peu après, le sultan étant menacé d'un danger qu'il est impuissant de conjurer, on tire le héros de sa prison et il sauve son oppresseur. Il retrouve aussi son cheval šarac, qui pendant son emprisonnement végétait sur le fumier d'un couvent, obligé de charrier de l'eau il l'enfourche et monté sur lui terrasse l'ennemi du sultan. C'est la réplique exacte d'un passage de la Chevalerie Ogier, et le même épisode se trouve aussi dans Renaud de Montauban. Ailleurs, c'est son ami qui le délivre, parfois avec toute une armée. Il en est de même dans le Moniage Guillaume, et Renaud délivre aussi de la même façon son frère Richard conduit déjà sous la potence. Dans une autre variante c'est Marko qui délivre ainsi son ami le beg Kostadin.

Le héros le plus remarquable de ce groupe (*Marko Kraljević i Musa Kesedžija*) est souvent mentionné ensemble avec un certain Gjemo (*Marko Kraljević i Gjemo Brdjanin*), il arrive même que les deux héros sont confondus. Dans ce dernier poème Marko se rendant sans armes sur la demande d'un moine le jour de la fête patronale de sa famille à Okhrida pour s'y procurer du poisson, est fait prisonnier par Gjemo. En essayant de retrouver dans cette aventure des personnages historiques, on est arrivé à des résultats séduisants. M. Banašević démontre que le récit avec tous ses détails caractéristiques se retrouve dans les chansons de geste (le Moniage Guillaume). Dans un autre poème (*Marko Kraljević i Neda Džidovina*) Gjemo prétend que Marko est son bâtard, témérité qu'il doit payer de sa vie. Cette scène remonte également aux chansons de geste (Renaud de Montauban). Gjemo, Gjimo, Gjima, Gina n'est autre chose que la forme croatisée du nom d'un personnage de la famille de Ganelon, nommé Ghinamo-Ghino. Par la même source s'ex-

plique aussi le fait que dans les poèmes appartenant à ce cycle Marko est toujours accompagné de son écuyer alors qu'ailleurs il est toujours seul.

6. Parmi les poèmes relatifs à sa vie de famille, celui qui raconte comment sa femme fut enlevée puis retrouvée (*Marko Kraljević i Mina od Kostura*) accuse une certaine affinité avec la groupe précédent. Mina, le ravisseur de la femme est souvent confondu avec Gjemo. Ce poème a plusieurs variantes recueillies dans les régions littorales croates, ce qui indique suffisamment le lieu de son origine. Le passage où Marko arrive, habillé en moine, au château du ravisseur le jour fixé pour le mariage forcé de sa femme et fait lui-même la cérémonie, se retrouve avec force autres détails dans le Bovo d'Antona. En revanche M. Banašević ne parvient pas à dépister les modèles des poèmes racontant l'infidélité et le cruel châtement de la femme de Marko. C'est Orbini qui note le premier cette histoire, mais, comme dans le récit de la bataille de Kosovopolje, il puise ici aussi dans la poésie populaire. — La vérité historique est bien différente: c'est Marko qui fut un époux infidèle et sa femme l'abandonna à cause de sa vie scandaleuse.

En outre, on rencontre souvent dans ces poèmes André le frère Marko et sa soeur. Il se brouille avec André au sujet d'un butin ou d'une jeune fille et le tue. De fait, André survécut à son frère, et, après la mort de celui-ci, il entra au service de Sigismond, roi de Hongrie. — Ailleurs Marko se bat en duel avec sa propre soeur habillée en chevalier et, d'après une version ils se reconnaissent, d'après une autre il la tue. Tous les deux motifs sont bien connus dans la poésie héroïque médiévale et se retrouvent dans les *Reali di Francia* comme dans les *Storie di Rinaldo*.

La soeur de Marko est représentée aussi trahissant son frère (*Marko Kraljević i ban od Vipera*). D'après ce poème le banus de Viper a enlevé la soeur de Marko, une enfant de bas âge. Lorsque, bien plus tard, Marko veut la délivrer, elle prend le parti du banus et fait son frère prisonnier. Marko s'évade, puis extermine sa soeur et toute sa famille. Le même récit figure dans la Spagna et le nom du banus remonte au mot italien 'vipera' qui signifie aussi dragon.

Intéressante est l'aventure de Marko avec la 'džidovka djevojka' ou 'hrvatka djevojka' (*Kraljević Marko i džidovka*). Nous avons à faire ici à l'amazone des chansons de geste, qui ne peut épouser que celui qui l'aura vaincue. Le modèle de cette aventure est probablement Palamède, bien connu en Italie aussi. Toute la différence consiste dans le détail que Marko n'épouse pas la jeune fille après le combat, ce qui est compréhensible, puisque les auteurs des chansons populaires connaissaient trop bien la vie de famille de Marko. Le mot 'džidovka', qui est une déformation de l'italien 'gigantessa', a été confondu plus tard avec le mot 'židovka' ('juive'). Encore plus tard, voulant éliminer la juive de la vie de Marko, on l'a remplacée par l'Arvatka-hrvatka djevojka (jeune fille croate), d'une bugarštica.

7. En considération de ces nombreuses influences françaises l'auteur juge utile de poser la question de savoir s'il est possible de trouver dans les chansons de geste un héros qui ait pu servir de modèle pour tous les traits essentiels de la figure de Marko. Sa réponse est affirmative, c'est Rainouard, le héros d'*Aliscans*, du cycle de *Guillaume*. Le manuscrit français, qui, comme nous l'avons dit, traînait longtemps à Raguse, contenait, entre autres, *Aliscans* aussi. Du reste ce poème était si populaire en Italie, que Dante place Rainouard dans le Paradis.

L'enfance de Rainouard et celle de Marko étaient également pénibles, s'écoulant dans un milieu bas, indigne de leur haute naissance. Leur grande force leur attire l'attention de leur entourage. Gros mangeurs et gros buveurs, ils infestent le pays, pillent les prêtres, tuent leur frère. Ils finissent par épouser une fille de roi. Ils ont tous les deux un célèbre cheval doué des mêmes qualités surnaturelles. Šarac périt dans des circonstances presque identiques à celles qui accompagnent la mort de Vegliantico, cheval de Roland dans le remaniment italien d'Ogier le Danois.

8. Dans le dernier chapitre de son livre, l'auteur souligne le fait que „l'établissement de l'origine des motifs de la poésie épique yougoslave ne peut nullement en diminuer la valeur, qui n'est pas dans la fable des poèmes, mais dans l'esprit qui les anime et dans la forme dont ils sont revêtus". Le poète du moyen-âge acceptait volontiers les thèmes tout faits, qui le dispensaient de se creuser la tête pour en inventer de nouveaux. La poésie épique médiévale florissait surtout en France, d'où ses motifs rayonnaient dans toutes les directions.

Marko ne pouvait pas être chanté par ses contemporains, puisqu'il n'a rien fait qui pût lui servir de titre de gloire. À côté du rôle historique de son père, c'est grâce aux chansons françaises appliquées à sa personne qu'il allait devenir un héros épique, naturellement à une époque où la vérité historique était déjà tombée dans l'oubli, c'est à dire vers la seconde moitié du XV^e siècle, en même temps que se formait le cycle de Kosovopoljé. C'était l'époque des grandes entreprises contre les Turcs, lorsque les légendes des temps passés intéressaient tout le monde. La région où ces cycles se sont formés n'est pas le théâtre même des événements historiques, ces contrées subissant alors le joug pesant des Turcs, sans espoir de libération. Les seigneurs s'étaient réfugiés sur les territoires occidentaux, où ils s'efforçaient de maintenir les traditions nationales. C'est dans les cours de ces seigneurs qu'on trouve des chanteurs, pour qui du reste les chansons héroïques de l'Europe Occidentale n'étaient accessibles que sur le littoral. L'hypothèse, selon laquelle ces poèmes se seraient répandus de là dans tous les pays slaves des Balkans, jetant plus tard des pousses vigoureuses, est aussi facile ou difficile à admettre que celle qui les suppose formées à Kosovopoljé et dans les environs de Prilep.

9. L'analyse que nous venons de tenter des deux études de M. Banašević peut sembler trop détaillée, néanmoins elle est loin de laisser soupçonner la richesse de ces études en données et en idées. Il est certain que le professeur de Skopljé a définitivement renversé tout ce qu'on avait enseigné jusqu'à présent sur la poésie épique populaire serbe et croate.

M. Banašević insiste à plusieurs reprises sur le fait qu'il ne désire pas s'occuper de la question de l'origine de la poésie serbe et croate et que ces problèmes ne peuvent pas encore être résolus faute de recherches préliminaires indispensables; néanmoins, il est persuadé que les Serbes ont toujours eu une poésie populaire. Rien ne prouve mieux le consciencieux de la méthode de l'auteur que cette grande réserve qui l'empêche de tirer des conclusions trop hâtives des résultats dont il n'ignore nullement combien ils sont suggestifs.

Pourtant nous pensons qu'on pourrait aller un peu plus loin que, trop modeste et trop scrupuleux, M. Banašović ne l'a fait lui-même. Il ressort clairement de ses études que la poésie épique populaire serbe et croate de nos jours n'est pas d'origine populaire, mais créée par des chanteurs lettrés ou demi-lettrés sur des modèles occidentaux et que ces produits n'ont gagné que grâce à des remaniments successifs au cours de plusieurs siècles leur forme actuelle qu'on pourrait éventuellement qualifier de populaire. La place de la poésie populaire serbe est donc tout autre dans l'histoire de la littérature serbe et dans celle de la littérature mondiale qu'on ne l'avait affirmé jusqu'ici.

La poésie épique populaire serbe n'est même pas serbe, mais croate. Elle a pris naissance en terre croate et conformément à la situation culturelle de la nation croate qui possède une civilisation occidentale, elle est l'écho, l'adaptation, le remaniment de la poésie héroïque occidentale. Même en s'accommodant au goût d'un auditoire de paysans de la Péninsule balkanique, elle n'a pas subi de métamorphoses radicales, elle nous représente encore les tableaux d'une vie de chevalerie féodale qui n'a jamais existé dans les Balkans.

Cette poésie épique croate dite populaire fait partie intégrante de la littérature croate de Raguse et de la Dalmatie. Comme les premiers troubadours de Raguse et leur entourage étaient grandement tributaires de la poésie italienne — la poésie lyrique populaire croate contemporaine à son tour, comme c'est généralement admis, n'était que l'écho de la poésie lyrique des classes supérieures — et comme le drame religieux croate sort uniquement du drame italien, de même la poésie épique populaire n'est qu'une adaptation du conte romantique italien. Et puisque cette „poésie épique populaire" fait partie de la littérature croate de Raguse et de la Dalmatie, c'est en elle qu'il faut chercher le point de départ de l'épopée ragusaine et du drame national romantique, développés plus tard sous l'influence des poètes épiques et dramatiques italiens. Ces chapitres de l'histoire de la littérature croate doivent subir un remaniment complet.

Je pense que personne ne peut accueillir plus chaleureusement les deux études de M. Banašević que moi, qui suis parfaitement convaincu qu'elles ont une importance capitale pour l'histoire de la poésie épique populaire serbe et croate; néanmoins je dois avouer que je trouve leur méthode absolument erronée. A l'origine se forment toujours des poèmes isolés et non pas des cycles. On ne peut pas formuler un jugement définitif sur la formation des cycles avant d'avoir élucidé les circonstances de la genèse des poèmes qui les composent et on ne peut arriver à des résultats définitifs en détachant arbitrairement de l'ensemble de la poésie épique populaire certains cycles.

Je ne conteste pas le fait qu'on ne peut pas toujours élucider les circonstances de la genèse de chaque poème. Mais on peut atteindre un résultat bien plus grand que M. Banašević ne tente de le faire çà

et là dans son livre. Dans les oeuvres des poètes ragusains et dalmates on ne trouve pas seulement des poèmes populaires entièrement conservés, mais toutes sortes d'allusions et de transcriptions qui gardent aussi le souvenir de poèmes similaires, aujourd'hui disparus. Il faut d'abord réunir tous ces fragments et établir leurs rapports. Le deuxième pas à faire serait l'exploration méthodique des bugarstica conservées surtout dans les manuscrits de Raguse et qu'on considère à bon droit comme les précurseurs de la poésie populaire actuelle. Enfin il faudrait soumettre à un examen minutieux la poésie populaire actuelle du dialecte *ča*, que M. Banašević néglige presque totalement. A l'époque où la poésie épique dite populaire s'est formée sur le littoral croate, tout le monde y parlait le dialecte *ča*. La poésie populaire liée à ce parler conserve encore de nos jours bien plus d'éléments primitifs que les poésies des autres dialectes croates. Une importance toute spéciale doit être attribuée à la poésie populaire croate de la Hongrie de l'Ouest (Burgenland, Gradišće). Ces Croates parlant des patois *ča*, émigrés et établis dès le XVI^e siècle au milieu d'une population d'Allemands et de Hongrois conservent dans ce qui leur reste de leur poésie populaire ancestrale l'état de choses du XVI^e siècle.

La majorité des bugarstica se rapporte aux Hunyadi et à leurs héros hongrois, serbes et croates. Ces héros vivaient à peu d'exceptions près à l'époque où M. Banašević place la formation des deux cycles. Les Hunyadi sont les protagonistes de l'idée d'une coalition chrétienne contre les Turcs, idée par laquelle l'auteur explique la genèse de ces deux cycles. Est-il possible qu'il n'y ait aucun rapport entre les bugarstica relatives aux Hunyadi et ces deux cycles, alors qu'on rencontre les motifs des cycles également dans les bugarstica mentionnées? En tout cas on attendrait une réponse quelconque à cette question, mais les études de M. Banašević négligent pour ainsi dire totalement les bugarstica de l'époque des Hunyadi, bien que l'histoire de la littérature serbe les groupe en 2—3 cycles spéciaux (*ciklus Ugričića*, *ciklus Brankovića*, *ciklus Jakšića*).

M. Banašević a donc anticipé la synthèse avant d'avoir procédé à l'analyse. Je reconnais que sa synthèse est un travail de tout premier ordre, mais elle est incomplète et ne peut résoudre tous les problèmes. M. Banašević est actuellement dans toute la force de l'âge. Personne n'est mieux qualifié que lui à entreprendre cette analyse suivie de la synthèse définitive.

Joseph Bajza.

EMILE HAUMANT: *La formation de la Yougoslavie, XV^e—XX^e siècles*. Paris, Institut d'Etudes slaves de l'Université, 1930, in-8^o, X—752 p.

Le dernier numéro de *Rivista Storica Italiana* fait ressortir dans un article très documenté que, dans les pays balkaniques, la littérature

historique d'après-guerre s'inspire des idées politiques contemporaines et qu'elle s'est mise entièrement au service des aspirations nationales.¹ Ce fait connu commence à avoir une répercussion internationale de plus en plus fâcheuse. Certains savants français, chez qui le sens critique et beaucoup trop sujet aux influences des amitiés politiques existantes, utilisent en effet les résultats de leurs collègues balkaniques *sans les contrôler*, et leur assurent ainsi, par l'universalité de la langue française, une très large diffusion.²

L'auteur de la nouvelle synthèse de l'histoire de Yougoslavie appartient lui aussi à ce groupe de savants. Son volume se base sur les doctrines politiques en vigueur actuellement en Yougoslavie. Il cherche 1° à prouver la raison d'être du Royaume en projetant l'idée yougoslave dans le passé; 2° à atténuer, par une interprétation tendancieuse des rapports historiques hungaro-yougoslaves, le caractère oppressif de la politique minoritaire du Royaume; et 3° à embellir, par une interprétation également tendancieuse des rapports historiques avec les Ottomans, l'attitude des Yougoslaves envers la civilisation de l'Europe chrétienne. Analysons les trois points que nous venons de relever.

1° Considérant les trois peuples — Serbe, Croate et Slovène — comme une seule nation, l'auteur est tout d'abord amené à se servir de la notion de *nation* dans un sens tout à fait individuel où ni l'Etat commun ni la civilisation commune — pour ne citer que les éléments principaux de la notion courante — ne sont admis. „Nation” s'épuise pour M. Haumant dans la langue commune et dans les coutumes identiques. C'est ainsi qu'il croit pouvoir parler d'une „nation yougoslave”, dès l'apparition des Slaves sur le territoire des Balkans. Il pense que cette „nation” arrive, à l'époque de la Renaissance, à une conscience parfaite d'elle-même, moment fort important d'où l'évolution iraît logiquement et sans fléchissement au royaume triunitaire de nos jours. On ne peut naturellement souscrire à une telle conception. Car la justesse d'une conception historique suppose que celle-ci puisse renfermer les manifestations importantes de la vie nationale. Or, dans le schéma choisi par M. Haumant il n'y a de place convenable, par définition, ni pour l'Etat ni pour la civilisation des peuples yougoslaves. Et si toutefois l'auteur en parle, il ne peut que blâmer leur diversité qui retarde l'accomplissement de la mission yougoslave, et, d'autre

¹ G. Praga & M. Lascaris, *Storiografia dei Paesi Balcanici*: Riv. stor. ital., 1936, t. V, p. 111.

² M. Paul Morand dans ses impressions de voyage (*Bucarest*, Paris, 1935) se présente à nous comme un fervent propagateur de certaines idées que son informateur, M. Iorga, a trouvé bon de formuler au sujet de l'histoire des Roumains. Grâce au prestige bien mérité de cet écrivain une foule de faux historiques ont ainsi la regrettable chance d'être véhiculées par un livre à gros tirage qui, malgré ses qualités incontestables, n'en répand pas moins des erreurs grossières. (L. Tamás).

part, considérer l'impérialisme des Croates et des Serbes comme les manifestations du génie national. Les faits concrets contredisent d'une façon plus frappante encore à cette conception. Que dire de cette fameuse idée yougoslave si au seuil du XX^e siècle les Slaves du Midi les plus avancés n'envisagent leur union que sous la forme d'un très lâche fédéralisme?

2^o Les rapports hungaro-yougoslaves ont commencé, par la „conquête” de la Croatie, au XI^e siècle. Sans s'efforcer de démêler le véritable esprit de ces rapports,³ l'auteur se contente de constater que la politique balkanique de la Hongrie médiévale porte un caractère impérialiste, et celle de l'époque moderne un caractère oppressif. Il s'emploie par contre beaucoup plus à démontrer l'„essence serbe” de la région méridionale de la Hongrie d'avant-guerre, attribuée à la Yougoslavie par le traité de Trianon. Pour lui, déjà „au XIV^e siècle, tout ce pays forme une marche où l'élément magyar semble représenté surtout par des garnisons”. L'auteur est naturellement lui aussi stupéfait de voir que cette prétendue masse serbe de Hongrie fût à tel point débonnaire qu'elle n'eût même pas essayé de devenir le véritable maître du pays. Et ceci serait d'autant plus surprenant que nulle part ailleurs les Serbes n'étaient aussi pacifiques. Mais, qu'importe tout cela, pourvu que le lecteur approuve le démembrement de la Hongrie et qu'il croie à l'absence totale d'une population hongroise en Yougoslavie. M. Haumant, grand ami des Serbes, va cependant plus loin et il prétend qu'il y ait aujourd'hui encore beaucoup de Serbes en Hongrie,⁴ et il constate finalement non sans amertume, que „la libération [des Slaves du Midi] a tourné en démembrement”. A en croire l'auteur, il n'aurait pas donc de minorité en Yougoslavie qui pourrait être opprimée...

3^o En bon européen, nous ne pouvons qu'approuver les efforts actuels des Serbes pour s'assimiler dans la communauté de notre civilisation. Mais cela, il faut bien le dire, ne peut nous amener à fausser le sens des faits historiques et à faire passer les Serbes, au détriment de la nation hongroise, pour le boulevard de la Chrétienté. L'auteur se démentit d'ailleurs lui-même en racontant que les Serbes étaient les meilleurs auxiliaires des païens turcs dans leurs luttes contre les Chrétiens et que c'étaient principalement eux, les „pribéks”, comme on appelait alors les rénégats, qui avaient rempli toutes les hautes fonctions ottomanes, excepté peut-être celles du cadi, muphti et du serdar. Étaient-ils donc de tout temps de bons européens?...

Une dernière remarque encore et nous aurons expliqué cette synthèse. L'auteur sait fort bien qu'il y a en Yougoslavie des „compartiments” serbe, croate, slovène, dalmate et macédonien; il sait aussi

³ La science historique hongroise l'a fait, il y a longtemps. V. à cet égard l'article de M. J. Deér dans le numéro précédent de notre *Archivum*.

⁴ Il y en avait, en 1930, 7.031; mais en même temps, il y avait 560.000 Hongrois en Yougoslavie.

et nous en avise à l'avance qu'entre les faits il est impossible d'établir un synchronisme exact; il constate en outre que ce pays n'a pas d'unité géographique, qu'il est fragile et indéfendable, et que tout cela est à retenir au point de vue de la sécurité de l'Etat, etc... Il voit donc tous les points fixes dans l'histoire de la Yougoslavie, qui pourraient lui servir de base à une synthèse. Pourquoi en fait-il pourtant abstraction?... Il aurait pu certainement faire mieux s'il n'avait pas suivi uniquement les résultats du pays intéressé.

(Budapest)

Etienne Lathó.

M. DELL'ISOLA: *Carducci nella letteratura europea*. Paris, Les Presses Françaises, 1936, in-8, 330 p.

Suivre la destinée de Carducci à travers les littératures européennes et montrer l'attitude des diverses nations et des divers tempéraments de poète vis-à-vis de l'auteur des „Odes barbares”, n'est-ce pas l'hommage le plus digne qu'on puisse faire à la mémoire du grand poète italien dont le centenaire fut fêté l'an dernier presque avec autant d'éclat et d'enthousiasme que le bi-millénaire d'Horace? Mais en même temps n'est-ce pas une tâche trop ardue que Mlle Maria Dell'Isola¹ s'est assignée dans un élan de sa fougue juvénile? En effet, non contente d'offrir dans les cadres d'une bibliographie ample un vrai panorama international du culte carduccéen, elle s'est proposé de donner une appréciation esthétique des différentes traductions en les groupant, pour chaque nation, non seulement par ordre chronologique mais aussi d'après leur valeur intrinsèque.

Les chapitres les plus nourris de faits sont naturellement ceux qui concernent la pénétration de la poésie de Carducci en France, en Espagne et dans les pays germaniques. On est surpris de trouver parmi les auteurs des premières adaptations allemandes des philologues aussi illustres que Mommsen et Wilamowitz-Moellendorf qui surent découvrir dans ces poèmes dits „barbares” l'esprit du classicisme le plus pur. On constate, d'accord avec l'auteur que non seulement la langue française est incapable de rendre le rythme de ces vers trépidants, mais qu'aussi les littérateurs français restent fatalement éloignés du poète italien. A cet égard Mlle Dell'Isola n'avait qu'à reprendre les paroles d'Henri Hauvette, le grand italianisant de Paris: „Nell'ultimo colloquio ch'ebbi con lui, il compianto professore mi ripeteva: Pochissimi in Francia conoscono Carducci. Forse ha

¹ Auteur d'une belle plaquette de vers (*Abiit non obiit*, 1923), elle a donné en outre un recueil d'études sur Montaigne (1913) et un important ouvrage: *Napoléon dans la poésie italienne* (1927; couronné par l'Académie française).

ragione cui osserva che Dante e Carducci parlano troppo italiano per esser compresi da noi" (p. 80).²

Dans les chapitres où l'auteur s'occupe des littératures centre-européennes, son excellente synthèse a aussi des mérites d'initiateur. Il est regrettable que jusqu'ici personne n'ait encore fait le bilan des traductions hongroises de Carducci quoique en Hongrie le culte de ce poète d'inspiration romaine remonte assez haut, grâce à l'activité de pionnier d'un traducteur aussi laborieux que M. Antoine Radó. Il est intéressant de constater qu'après quelques adaptations allemandes, espagnoles, anglaises, etc. parues de 1875 à 1882, on rencontre dès 1884 des traductions hongroises faites en des mètres classiques savamment rajeunis d'après les meilleures traditions de Berzsenyi et de l'école latiniste. Sur ce point les renseignements de l'auteur et la façon dont ils sont présentés, ne laissent rien à désirer. Alors que la plupart des ouvrages étrangers relatifs à la Hongrie ne cessent pas d'être déparés d'énormes fautes de graphie et de grossières erreurs d'information, Mlle M. Dell'Isola, aidée par ses collaborateurs hongrois (v. p. 5), a pris soin de mettre en relief la valeur réelle des traductions hongroises et de publier les citations avec une orthographe impeccable. C'est la première fois, si je ne me trompe, qu'on insiste à l'étranger sur le rôle de la quantité dans notre versification: „Riguardo alla metrica delle versioni dal Carducci, osserveremo che le sue strofe (c. à d. celles de Radó) sovente sono più perfette dell'originale... cosa spiegelissima pel fatto che l'ungherese come già il latino e il greco, fa marcata distinzione fra vocali lunghe e brevi; ciò permette al poeta di basare la sua versificazione sulla „quantità" ottenendo l'impeccabile verso quantitativo delle antiche letterature" (p. 195). Après une analyse pénétrante des traductions peu connues mais très méritoires de Guillaume Zoltán, Mlle Dell'Isola a parfaitement raison d'attacher une importance toute particulière aux adaptations de Kosztolányi et de Babits. Dans le chapitre intitulé „Vexata quaestio", qui peut passer pour un véritable art poétique de la traduction artistique, elle apprécie à sa juste valeur l'art de Kosztolányi qui consiste à saisir le poème dans sa vision intégrale (cf. pp. 257—59), et n'hésite pas à placer une admirable traduction de Babits („Dinanzi alle terme di Caracalla", „C. termái előtt") à la tête même des adaptations étrangères de Carducci. En ce qui concerne la possibilité de l'influence de Carducci sur la poésie hongroise contemporaine, l'auteur se contente de quelques remarques suggestives, aptes à servir de point de départ aux recherches spéciales de ce genre.

Comme il résulte de cette analyse sommaire, en Hongrie c'étaient avant tout des poètes qui se sentaient attirés par le prestige de leur

² Pour les rapports de Carducci avec la France cf. encore L. F. Benedetto, *Carducci e la Francia*, Pan, sept. 1935.

confrère italien. Ce n'est pas un pur hasard que la meilleure étude hongroise sur Carducci soit due à un poète aussi renommé que M. Désiré Kosztolányi.³ Tout autre est le sort de Carducci en Roumanie où il fut découvert plutôt par les théoriciens de l'histoire littéraire que par les poètes, qui enivrés de leurs velléités symbolistes éphémères, restaient longtemps indifférents vis-à-vis de cette rhétorique âpre et fougueuse, mais bien romaine. Toutefois quelques esprits d'élite qui, comme Duiliu Zamfirescu,⁴ eurent l'occasion de se mettre en contact immédiat avec l'Italie, terre sacrée des traditions classiques, reconnurent aussitôt les vibrations sincères de ce barde barbare qui savait si bien cacher ses nostalgies et ses tristesses sous l'héroïsme apparent de ses vers métalliques. On est heureusement surpris de retrouver dans le livre de Mlle Dell'Isola un beau sonnet traduit par M. Goga qui, à lui seul, vaut certainement davantage que toutes les tentatives d'adaptation de Cifarelli dont la langue, entachée d'italianismes tout à fait insolites en roumain, annonce peut-être un retour involontaire aux efforts néologistes du vieux Héliade!

Pour ce qui est des Slaves du sud, l'auteur ne s'arrête qu'aux faits essentiels, mettant bien en relief le succès de Carducci auprès des Croates qui, après l'avoir connu par l'intermédiaire des écrivains bilingues originaires de Dalmatie, virent dans ce chantre de l'unité italienne un annonciateur de leur propre indépendance nationale. Il est bien probable que l'incompréhension totale des Slovènes se laisse ramener, elle aussi, à des raisons politiques.

Les cadres de cette revue ne nous permettent pas de passer en revue les autres chapitres de cet ouvrage si riche en faits inédits. Soulignons, pour terminer, son importance méthodologique. Étudier un poète représentatif tel qu'il se reflète dans le miroir de tant de langues diverses, n'est-ce pas là une contribution des plus précieuses à nos connaissances de littérature comparée? Où est l'esprit hardi qui serait prêt à entreprendre un travail analogue pour Madách ou Petöfi? Nous ne pouvons que souhaiter que le savant essai de Mlle Dell'Isola, publié dans cette édition provisoire à Paris (cf. Appendices, pp. 315—330) puisse paraître très prochainement aussi en Italie, à la Casa Carducci, car y a-t-il quelque chose de plus digne de l'immortel poète que la première histoire sincère de sa postérité dans les littératures européennes?

L. Gáldi.

³ Cf. D. Kosztolányi, *Giosuè Carducci, Irodalmi miniatürök*. I, pp. 25—33 et L. Gáldi, *Un grand italianisant hongrois, D. Kosztolányi, Dante*, V—1936, p. 36.

⁴ Pour les traductions de D. Zamfirescu, v. C. N. Stănescu, *Duiliu Zamfirescu traducător din italienește*, Studii ital. II—1935.

NASTASE, GH. I.: *Unguri din Moldova la 1646 după „Codex Bandinus”* („Les Hongrois de Moldavie en 1646 d'après le Codex B."). Arhivele Basarabiei, VI (1934), pp. 397 et ib. VII (1935), pp. 74—88.

Cette étude est consacrée à l'examen de la constitution de la population actuelle de langue hongroise de la Moldavie. Dans un travail hongrois de parution prochaine l'auteur de ces lignes s'occupera d'une façon détaillée de tous les aspects de ce même problème dont l'analyse exige la connaissance de plus d'une source historique en même temps qu'elle sollicite également la mise en oeuvre de recherches linguistiques et ethnographiques. L'histoire du peuplement du pays moldave, à peine ébauchée encore, constitue pour N. la seule ressource d'argumentation et ce qui est encore plus à plaindre c'est que même là l'auteur se borne à enregistrer uniquement les faits fournis par le minorite Marc Bandini qui en 1646, sur mandat de la Congrégation de Propagande de Rome, vint inspecter en qualité de visiteur apostolique les catholiques (= les Hongrois) de Moldavie.

Parmi les sources historiques contenant des renseignements sur les Hongrois de ce pays le manuscrit de Bandini est, sans doute, la plus précieuse, il ne se prête pourtant pas aux conclusions historiques que N. estime pouvoir tirer en se basant uniquement sur lui. Il affirme, entre autres, que les Hongrois de Moldavie en étaient à l'époque du voyage de B. au point le plus bas de leur décadence. S'appuyant sur le témoignage des nombreux éléments hongrois de l'ancienne toponymie moldave et sur l'importance du rôle que les Hongrois auraient joué aux XII—XIV^e siècles dans la défense des frontières il en arrive à la conclusion que le nombre de ceux-ci a été dans l'époque antérieure au XVII^e siècle de beaucoup plus considérable. Jusqu'ici rien d'inadmissible. D'après Bandini il n'y aurait eu, au XVII^e siècle, que 37 villages habités par des Hongrois. Aujourd'hui, cependant, on constate leur présence plus ou moins massive dans bien plus de 200 villages. Il s'en suivrait, selon N., qu'en général il ne peut guère être question de la continuité de l'ancien élément hongrois et que les Hongrois habitant actuellement la Moldavie doivent être considérés comme des Sicules (= en hongrois *székely*, en roumain *Săcuil*) immigrés de la Transylvanie à une date postérieure au XVII^e siècle.

Cette hypothèse nous oblige à y apporter un correctif. Bandini aurait visé la plus grande exactitude d'observation qu'il n'aurait pu l'atteindre. Une quantité de villages catholico-hongrois, mentionnés dans les chartes bien avant sa visite et conservés jusqu'à nos jours, échappèrent à son attention. Cette-fois je me contente d'en relever seulement quelques-uns, situés tous aux alentours de la ville de Roman: 1. *Acélfalva, Oțeleni*, 1438: *Bozieni* (v. Costăchescu, *Documente moldovenesti înainte de Ștefan cel Mare*, vol. II, p. 247); *Jugán*, 1460—1503: *Cozmești*; 3. *Birófalva, Gherăești*, 1552: *Biravicești* (ib. II, 538);

4. *Miklósfalva, Butea, 1472: Miclăușeni* (Bogdan, *Documente lui Ștefan cel Mare*, I, 171); 5. *Halas, Hălăucești*, a. 1600 (Iorga, *Studii și Documente*, XI, 274), etc. Ces données relevées en passant prouvent suffisamment que le rapport de Bandini n'est pas susceptible à lui-seul de constituer une base solide d'argumentation ni d'être considéré comme un inventaire à toute épreuve. Ajoutons que dans l'ensemble de la civilisation des Hongrois établis dans les régions de Roman il n'y a aucune trace d'influence sicule et si on en trouve quelques vestiges auprès des Hongrois voisins de Bacău c'est qu'ils sont de date toute récente.

Une autre erreur fondamentale de N. consiste à tenir les Tchango, caractérisés par une prononciation „zézayante”, pour des colons plus anciens que ne le seraient les Sicules. Cette hypothèse n'est admissible que pour les contrées riveraines du Séreth. L'ancienne population hongroise de la vallée du Trotus (> roum. Trotuș) a de tout temps été de souche sicule. Vouloir démontrer dans cette région des éléments non sicules serait une entreprise vaine qui ferait faillite au double point de vue linguistique et ethnographique. Cet état de choses n'est pourtant pas le résultat d'une „siculisation” survenue récemment, comme le croit N.; Bandini ne mentionne-t-il pas déjà les *tres sedes siculicales* (éd. Urechia, Acad. Roum. 1895)? Remarquons encore que les Roumains de la vallée du Trotuș se distinguent par la prononciation inaltérée de la consonne *č* ce qui est un indice de leur origine *sicule*. Au nord, à l'est et au sud de ce territoire, le parler moldave se sert de la palatale *ș* au lieu de *č* (cf. le *Linguistischer Atlas des dakorum. Sprachgebietes* de Weigand) ce qui correspond à une habitude de prononciation des Hongrois des régions du Séreth (v. Wichmann: *Nyelvtudományi Közlemények*, vol. XXXVII).

A part ces erreurs capitales que nous signalons à regret, nous reconnaissons volontiers que le travail de M. Nastase est, au point de vue de la géographie humaine très méritoire. Trop exclusivement pré-occupé des problèmes spéciaux de cette discipline, il n'a pourtant que trop négligé de faire la part de l'histoire proprement dite.

G. Lükő.

PIERADSKA KRISTINA: *Handel Krakowa z Węgrami w XVI. w.* Biblioteka Krakowska Nr. 87. Kraków. 280 S. (Krakaus Handel mit Ungarn im XVI. Jahrhundert. Krakauer Bibliothek Nr. 87.)

Während die Schriften, die sich mit den einzelnen Epochen der historischen Beziehungen Polens zu Ungarn befassen, mitunter auch ausführliche Bearbeitungen bieten, hat die Geschichtschreibung den wirtschaftlichen Beziehungen der beiden Länder recht wenig Aufmerksamkeit geschenkt. Was die mittelalterlichen wirtschaftlichen Beziehungen Krakaus zu Ungarn anbelangt, fanden diese bisher in Johann D a b r o w-

s k i (Kraków a Węgri w wiekach średnich [Krakau und Ungarn im Mittelalter]) und Stanislaw Kutrzeba (Handel Krakowa w wiekach średnich [Krakaus Handel im Mittelalter]) ihre teilweisen Bearbeiter. P.-s hier besprochene Schrift ist als Fortsetzung dieser Bearbeitungen anzusprechen.

Obwohl Krakau im XVI. Jahrhundert den Charakter der Handelsmetropole Polens allmählig zu verlieren begann, blieb es vom Standpunkte des Handels mit Ungarn immer noch dessen Mittelpunkt. Aus diesem Grunde kommt der Arbeit „*Handel Krakowa z Węgrami w XVI. w.*“ für die Erforschung der polnisch-ungarischen Handelsbeziehungen große Bedeutung zu. Verfasserin hat dieses Buch auf Grund breitangelegter Quellenstudien und von nicht bloß in polnischen sondern auch in ausländischen (Wiener, oberungarischen und in den besonders wertvolles Material enthaltenden Budapester) Archiven vorgenommenen Forschungen bearbeitet. Nebst dem durchforschten Archivmaterial benützte sie selbstverständlich auch das polnische und ausländische, in erster Reihe das ungarische Fachschrifttum.

Nach einem lehrreichen Entwurf des Gesamtbildes der polnisch-ungarischen Handelsbeziehungen wendet P. die größte Aufmerksamkeit dem Tuch- und Metallhandel zu, auf welchem Gebiet Krakau beinahe das Alleinhandelsrecht an sich gerissen hat. Einer der interessantesten Abschnitte der Arbeit ist zweifellos der den Weinhandel umfassende Teil. Krakau besaß in diesem Belang sehr alte Traditionen. Sehr gewandt schildert P. den politischen Hintergrund der Handelsbeziehungen, die benützten Handelsstraßen, sowie das kulturelle und wirtschaftliche Leben derjenigen ungarischen Städte, die zu jener Zeit mit Krakau in wirtschaftlicher Verbindung standen. Viele fesselnde Einzelheiten finden sich über das Familienleben des damaligen Bürgertums in Krakau und in den oberungarischen Städten, über deren Sitten und Gebräuche, besonders was die kaufmännischen Gepflogenheiten betrifft. Lebhaft und farbenreich ist auch das Leben der Ungarn in Krakau geschildert. Alles in allem bezeichnet das Werk einen bedeutsamen Fortschritt auf dem Gebiete der ungarisch-polnischen geschichtlichen Beziehungen.

Zbigniew Kościuszko.

PETAR SKOK: *Bericht über den Stand der jugoslavischen Ortsnamenforschung* (Zeitschr. f. Ortsnamenforschung, XI—1935, S. 157—183).

Verf. orientiert in diesem Sammelreferat nicht nur in geschickter Weise über Literatur und Quellen zur südslavischen Toponomastik, sondern er behandelt auch methodische Fragen. Den Abschluß seines Aufsatzes bildet eine gedrängte Übersicht über die Schichtung der Ortsnamen Jugoslaviens.

Einleitend stellt Skok fest, daß die Ortsnamenforschung entweder ‚statisch‘ (Gegenwartstoponomastik) oder ‚dynamisch‘ (historische Toponomastik) sei. Im ersten Fall beschäftigt sie sich mit dem heutigen ON-Material, im zweiten Fall mit den Veränderungen der geographischen Namen im Laufe der Zeit, unter besonderer Berücksichtigung der urkundlichen Belege. Dementsprechend zerfällt der Aufsatz in zwei Abschnitte. Verf. ist sich aber bewußt, daß die beiden Untersuchungsmethoden Hand in Hand miteinander anzuwenden sind, wie dies aus seinen zahlreichen, der südslawischen Toponomastik gewidmeten Veröffentlichungen hervorgeht.

Für Vergleichszwecke unentbehrlich und für die Feststellung der Häufigkeit der verschiedenen ON-Typen recht nützlich sind die für Verwaltungszwecke angelegten ON-Verzeichnisse, ferner die sog. Schematismen der römisch-katholischen und der orthodoxen Kirche. Die umfanglichste ON-Sammlung ist heute der *Imenik-Registar naseljenih mesta kralj. Jugoslavije* (hgb. von Tih. J. Arandelović, 2 Bde., Belgrad, s. a.) welcher ca. 40.000 ON enthält. Gelegentlich bieten diese ON-Verzeichnisse nicht die ursprüngliche Namensform, sondern eine bloße Übersetzung derselben oder sie enthalten normalisierte Formen, z. b. kajkavische ON auf -ec sind nicht selten štokavisiert (-ac) u. dgl. m. Die ON-Forschung darf sich aber nur auf verlässliches, d. h. kritisch gesichtetes Material stützen. Bei modernen Sammlungen ist die örtliche Aussprache des Namens in Betracht zu ziehen, eventuell auch dessen Betonung und Flexionsweise.

Besondere Flurnamensammlungen liegen bisher nicht vor, doch findet sich ein sehr reichhaltiges Material verstreut in den beiden der südslawischen Volkskunde gewidmeten Zeitschriften *Etnografski Zbornik* (Belgrad, 1902 ff.) und *Zbornik za narodni život i običaje južnih Slavena* (Agram, 1896 ff.). In der von St. Stanojević herausgegebenen *Narodna enciklopedija srpsko-hrvatsko-slovenačka* (4 Bde., Belgrad & Agram, 1925—29) sind die Namen der bekanntesten Städte, Gewässer und Berge Jugoslawiens angeführt, mit für deren Erforschung oft wertvollen historischen und geographischen Angaben und bibliographischen Hinweisen.

Für den Namenforscher unentbehrlich sind neben den österreichisch-ungarischen Generalstabskarten der Vorkriegszeit namentlich die Karten des militärgeographischen Instituts in Belgrad (von annähernd 150 Spezialkarten des Kgr. Jugoslawien im Maßstab 1:100.000 fehlen nur noch einige aus Bosnien und dem ehemaligen Südungarn). Sie enthalten Orts-, Flur- und Gewässernamen. Natürlich ist beim Kartenmaterial mit denselben Fehlerquellen zu rechnen wie bei den ON-Verzeichnissen. Dazu kommen gelegentlich noch aus den früheren (österreichischen) Karten unbesehen übernommene falsche Schreibungen.

Wir verfügen bisher nur über wenige größere Arbeiten zur südslawischen Toponomastik. Von grundlegender Bedeutung sind auch

heute noch die Abhandlungen von F. Miklosich,¹ in welchen zahlreiche serbokroatische ON aufgenommen und größtenteils richtig ge- deutet sind. Reichhaltig und in methodischer Hinsicht wertvoll ist auch eine Berliner Dissertation von Otto Franck,² in welcher zum ersten Mal die Behandlung serbokroatischer ON nach Bildungstypen unter- nommen ist. Schließlich verdient hier auch eine interessante Studie von Skok selbst erwähnt zu werden.³ Die südslawischen Gewässer- namen können wir leider noch nicht übersehen, da bis jetzt keine syste- matische Namensammlung vorliegt. Die wichtigsten FlußN behandelt Maretic (*Nastavni vjestnik* I—1893, 1—25) ohne Berücksichtigung des Urkundenmaterials. Außer diesem allgemein orientierenden Aufsatz besitzen wir nur einige wenig umfängliche Studien und verstreute An- merkungen über einzelne FlußN. — Am Ende des ersten Abschnittes (S. 165—167) deutet S. noch kurz die Bedeutung der Erforschung der südslawischen geographischen Namen für Linguistik, historische Topo- graphie, Religionsgeschichte, Siedlungsgeschichte, Pflanzengeographie an. Wichtig ist der Hinweis auf die alte ‚Anthroponymie‘ (S. 166).

Da weder für das gesamte Gebiet von Jugoslawien noch für ein- zelne Teile desselben ein quellenmäßig gearbeitetes Ortsnamenlexikon wie wir es für das deutsche Sprachgebiet besitzen,⁴ vorliegt, so muß das ON-Material aus den Urkunden erst zusammengetragen werden. Die hierfür in Betracht kommenden Materialien sind zum größten Teil ediert und die Ausgaben mit Namenindices versehen. S. nennt die wichtigsten für die historische Toponomastik in Frage kommenden Quellen (S. 168 f.). Wertvolle Dienste leistet auch das großangelegte Wörterbuch der südslawischen Akademie,⁵ in welchem zahlreiche geo- graphische und Personennamen mit Belegstellen verzeichnet sind.

Wertvolle Beiträge zur südslawischen Toponomastik enthalten auch die Arbeiten des Historikers Konst. Jireček,⁶ der in seinen Werken öfter Probleme der Namenkunde behandelt. Den größten An- teil an der südslav. historischen Toponomastik hat aber Prof. Skok selbst. Von einer mehr auf breitere Kreise berechneten Zusammenfas-

¹ *Die Bildung der Ortsnamen aus Personennamen im Slavischen* (Wien, 1864). *Die slavischen Ortsnamen aus Appellativen* (ibid. 1872—74).

² *Studien zur serbokroatischen Ortsnamenkunde*. Leipzig, 1932.

³ *Iz toponomastike južne Srbije*: Glasnik Skopskog Naučnog Društva XII, D. N. 6, 193—215 (Skoplje, 1933).

⁴ Förstemann, E., *Altdeutsches Namenbuch*, Bd. II, *Orts- und sonstige geographische Namen*, 3. Aufl. hgb. von H. Jellinghaus, Bonn, 1911—1916. Vgl. nun auch noch Schiffmann, K., *Historische Ortsnamenlexikon des Landes Oberösterreich*, 2 Bde., Linz a. d. D., 1936.

⁵ *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*. Agram, 1880 ff. (bisher 49 Lie- ferungen).

⁶ Vgl. namentlich dessen Abhandlungen über die *Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*: Denkschriften der Wiener Akad. der Wiss., 48, 49.

sung⁷ abgesehen hat er meist nur kleinere Beiträge in verschiedenen z. T. schwer zugänglichen Fachzeitschriften geliefert. Es sind durchwegs anregende, namentlich auch methodisch wertvolle Betrachtungen über einzelne Fragen und Probleme der ON-Forschung. S. hat als Forscher den großen Vorzug, daß er die von ihm behandelten Gebiete meist selbst bereist hat, also aus eigener Anschauung kennt. Außerdem ist er mit dem Urkundenmaterial wie kaum ein anderer vertraut. Verf. widmet sich vorwiegend der Toponomastik von Dalmatien und Kroatien-Slavonien, für welches Gebiet die urkundlichen Belege früher einsetzen und viel reichlicher fließen als für das benachbarte Bosnien und Serbien (vgl. besonders den größeren Aufsatz über ON Dalmatiens im *Rad* 224—1921, 98—167).

Bei der Verwendung der urkundlichen Belege muß der Orthographie besondere Aufmerksamkeit geschenkt werden (Einfluß lateinischer bzw. italienischer und ungarischer Grafik). Von besonderer Wichtigkeit für die historische Toponymie ist das Verhältnis der urkundlich überlieferten Namensformen zu den heute üblichen, vgl. Fluß *Basante (Bosut, Colapis) Kupa*. Es kommt auch vor, daß altüberlieferte Namen verlorengegangen und andere an deren Stelle getreten sind, so führte z. B. der jetzt eingedeckte Bach *Medveščak*, der durch die Stadt Agram fließt, früher den Namen *Crkvenik* (auch *Crkvenica*). Nicht selten sind in den Urkunden erwähnte Siedlungen im Laufe der Zeit verfallen, Orte zerstört worden, Bäche vertrocknet und ihre Namen heute unbekannt. In solchen Fällen sind wir auf historische Angaben angewiesen.

Eine Hauptaufgabe der historischen ON-Forschung sieht S. mit Recht in der sog. toponomastischen Stratigraphie. Er versteht darunter die verschiedenen Sprachen angehörenden Schichtungen, die wir aus dem überlieferten ON-Material erkennen können (S. 171). Verf. hat dieser Frage in seinen Arbeiten stets besondere Beachtung geschenkt. Er beschließt seinen Aufsatz mit einer Übersicht über die Ergebnisse der Erforschung der verschiedenen Sprachschichten auf Grund des geographischen Namenmaterials (S. 171—183). Die ersten ON auf der nordwestlichen Hälfte der Balkanhalbinsel sollen vorindogermanisch gewesen sein. Da das adriatische Küstengebiet bis zu einem gewissen Grade wenigstens in den Bereich der sog. Mittelmeerkultur hineinbezogen werden kann, darf mit dieser Möglichkeit gerechnet werden. Ich verhalte mich jedoch in diesem Punkte noch skeptischer als Verf., denn solange kaum eine einzige einigermaßen einwandfreie Namendeutung für die genannte Auffassung spricht, bleibt die Annahme einer vorindogermanischen ON-Schicht auf dem Gebiete des heutigen Kgr. Jugoslawien eine bloße Hypothese. Die in verschiedenen Aufsätzen gebotenen Deutungen von *K. Oštir* halte ich für sehr gewagt.

⁷ *Dolazak Slovena na Mediteran*. Split, 1934.

Die erste sicher faßbare Namensschicht auf dem genannten Gebiete ist für mich demnach die thrakisch-illyrische. Die semantische Deutung dieser Namen macht noch vielfach Schwierigkeiten. Mit Recht legt deshalb H. Krahe⁸ in seinen Untersuchungen das Hauptgewicht auf die Analyse der in der illyrischen Namengebung auftretenden Formantien. Durch einige Namen gesichert ist ferner eine keltische ON-Schicht für Slovenien, Slavonien. Sie reicht anscheinend bis ins östliche Sirmien hinein, doch sind wir vorderhand noch weit davon entfernt, das einst von Kelten in Südosteuropa eingenommene Verbreitungsgebiet mit einiger Sicherheit anzugeben. An der adriatischen Küste, wo die Griechen früh als Städtegründer aufgetreten sind, haben wir mit alten griechischen Namen zu rechnen.

Die Toponymie dieses Gebietes und z. T. auch des Hinterlandes weist dann auch zahlreiche Spuren des Jahrhunderte dauernden römischen Einflusses auf. Im 6. Jahrhundert erreichten die Slaven die Adria. Sie brachten ihre eigene toponomastische Nomenklatur mit sich, übernahmen aber auch nicht wenige geographische Namen (besonders ON) von ihren ihnen kulturell überlegenen Vorgängern und paßten sie in lautlicher Hinsicht ihrer eigenen Sprache an. Von der Zeit nach der Slaveninvasion an sprechen wir nicht mehr von einem römischen sondern von einem romanischen Element auf der Balkanhalbinsel, das sich in der geographischen Namengebung wieder spiegelt. Verf. glaubt einige sichere Kriterien für die Scheidung der römischen von der romanischen Namensschicht gefunden zu haben (S. 175), gibt aber daneben die Schwierigkeit einer scharfen Trennung unumwunden zu. Der romanische Einfluß tritt in drei verschiedenen Formen auf: *Altdalmatische*⁹ ON haben wir im mittleren und südlichen Dalmatien zu suchen. Im nördlichen Dalmatien und besonders auf Istrien treffen wir Spuren *venezianischen*¹⁰ Einflusses. Vereinzelte ON (namentlich Berg- und Weidenamen) haben uns im Innern des Landes *rumänische* Hirten, die im Mittelalter auf dem nördlichen Balkan und auch in Ungarn auftreten, hinterlassen. Einige ON scheinen auf *Avarenspur*en hinzudeuten, doch müßten diese Namen im Zusammenhang mit den sprachlichen Überresten dieses turkotatarischen Volkes in der Toponymie Westrußlands, Polens und Ungarns untersucht werden. Deutscher Einfluß liegt vor in den ON von Slovenien, Slavonien und dem ehemaligen Südungarn. Alt (seit dem 8. Jh.) ist er nur im Quellgebiet der Save und im Oberlauf der

⁸ *Die alten balkanillyrischen geographischen Namen*. Heidelberg, 1925. *Lexikon altillyrischer Personennamen*, *ibid.*, 1929.

⁹ Vgl. M. Bartoli, *Das Dalmatische*, Bd. I, Wien, 1906 (Schriften der Balkankommission. Linguistische Abt., IV).

¹⁰ Hier unterscheidet Verf. mit Recht zwei Schichten, eine ältere, bis zum 10. Jh. reichende, und eine jüngere, bes. mit dem Ende des 14. Jh. einsetzende und jahrhundertlang fortwirkende.

Drau. Die Goten scheinen auf dem Balkan nur den ON *Onogošt* (auf got. PN **Anagasts* beruhend, vgl. Akad. Wb. IX, 6) hinterlassen zu haben.

Bedeutend ist dagegen der türkische Einfluß. Namentlich im Vardarbanat sind türkische ON und FlurN geradezu häufig. In geringerer Zahl lassen sich solche aber auch noch viel weiter nördlich und nordwestlich nachweisen, etwa bis zu einer Linie, die im Westen durch die Flußläufe der *Kupa* und *Česma* bestimmt wird, und im Norden noch über die *Save* und *Donau* hinausgeht. Die türkische geogr. Namen auf jugoslavischem Reichsgebiet sind bis heute nirgends im Zusammenhang untersucht, ja doch nicht einmal systematisch gesammelt worden, doch liegt verstreut einiges Material vor, namentlich in den schon genannten Arbeiten von S. (*Iz toponom. južne Srbije*) und O. Franck. Interessant ist dabei die Umgestaltung slavischer Namen in türkischem Munde. Vielfach sind an Stelle slavischer Namen später türkische getreten und die slavischen verloren gegangen. Auf südslavischem Gebiete lassen sich auch einige albanische ON jungen Ursprungs (seit dem 17. Jh.) nachweisen.

Von nicht zu unterschätzender Bedeutung ist der ungarische Einfluß in Slavonien und der sog. Vojvodina. Hier sind wir etwas besser bestellt als bei der Erforschung der türkischen geographischen Namen. Vor allem verfügen wir über ein reichhaltiges Quellenmaterial. Gute Dienste leistet dann das Urkundenwörterbuch von Szamota — Zolnai.¹¹ Auch liegt bereits eine gründliche und umfangliche Untersuchung über ungarische ON von Prof. J. Melich¹² vor. Einzelne Fragen, die mit der Erforschung der ungarischen ON auf heute südslavischem Gebiet in Zusammenhang stehen, behandeln auch L. Hadrovics,¹³ St. Kniezsa¹⁴ und E. Moór.¹⁵ Wichtige Namen-Parallelen bietet Vl. Šmilauer.¹⁶ Endlich hat S. selbst in einem Aufsatz über den Namen der Stadt Zagreb¹⁷ auch einige ungarische ON behandelt (hierüber später). Der ungarische Einfluß in der Toponymie von Slavonien und Sirmien ist m. E. ein ständiger gewesen, er erstreckte sich vom Ende des 11. Jh. bis zum Ausbruch des Weltkrieges.

Weiningen (Schweiz)

Ernst Dickenmann.

¹¹ *Magyar oklevél-szótár*. Budapest, 1902—06.

¹² *A honfoglaláskori Magyarország* (Ungarn zur Zeit der Landnahme). Budapest, 1925—29.

¹³ *Muraköz helynevei* (Die ON der Murinsel). Nyelvtudományi Közlemények 48 (1934), auch als Separatum erschienen.

¹⁴ Vgl. Arch. Eur. C.-Or. I (1935), 97—220, II (1936), 84—178 (passim).

¹⁵ *Die slavischen Ortsnamen der Theissebene*: Zeitschr. f. Ortsnamenforschung VI (1930), 1—37, 105—140.

¹⁶ *Vodopis starého Slovenska*. Preßburg, 1932.

¹⁷ *Časopis za slovenski jezik, književnost i zgodovino* VII (1928), 1—20.